CAMOIN DE VENCE - SOUVENIRS ET IMPRESSIONS DE NORWEGE

de tous les chefs indépendants qui, sous le nom de *Jarl* ou *Kong* se partageaient la Norwège. Il avait été réduit, dans sa jeunesse, à courir les aventures, pour échapper aux embûches de ses ennemis. Il connut le christianisme en Saxe et en étudia les dogmes en Grèce. Plus tard, exerçant le métier de pirate, il fut jeté par un naufrage sur l'une des îles Sorlingues et y trouva un moine qui le baptisa en lui affirmant qu'il règnerait sur la Norwège. Il prêcha, alors, le christianisme le glaive à la main et passa en Norwège où ses partisans l'élevèrent au trône, après la mort d'Haakon. Il fit mettre à mort plusieurs des païens les plus obtinés et détruisit l'ancien temple de *Halda* pour fonder à la même place, à Trondyem, la première église chrétienne. Olaf fit proclamer S. Martin de Tours, patron de la Norwège.

Il avait demandé la main de Sigrid, épouse répudiée d'Erick IV, roi de Suède. Elle se rendit à Kongelf et Olaf exigea qu'elle se fit chrétienne. Sur le refus de la reine, l'apôtre couronné la frappa au visage avec son gantelet, la fit saisir et plonger dans la mer. Sigrid jura de se venger et excita une

révolte qui fut soutenue par les rois de Suède et de Danemark. Olaf fut battu dans le combat naval de Swaelderae. Se voyant captif, il se précipita dans la mer où il périt sans doute ; mais la croyance se répandit, qu'ayant pu se sauver, il avait entrepris un long pèlerinage et était entré ensuite dans un monastère.

Après quelques années, en 1014, un autre arrière petit-fils de Harald aux beaux cheveux, Olaf II *Diggra* ou le Gros fut reconnu roi de Norwège et fit définitivement de Trondyem la résidence royale. Zélé chrétien, il s'attacha à multiplier les conversions. Sans renoncer entièrement aux voies de rigueur qui étaient dans les mœurs du temps, il fonda diverses institutions pour faire connaître à toutes les classes du peuple les vérités de l'évangile et donna aux églises une organisation plus stable par l'établissement du *Kristinrett* (droit ecclésiastique) dont il confia la rédaction à l'évêque anglais Grienkild.

La sévérité avec laquelle il traitait ceux de ses sujets qui n'avaient pas abandonné le culte des idoles fit soulever contre lui cinq des petits rois qui l'avaient aidé à conquérir le trône.

Olaf les surprit à l'improviste, exila les uns, fit brûler les yeux ou arracher la langue aux autres. Ses victimes se réfugièrent auprès de Canut le Grand qui régnait sur le Danemark, engageant ce prince à replacer la Norwège dans la dépendance où elle était jadis. Canut envoya un ambassadeur à Olaf, pour lui signifier de se regarder, à l'avenir, comme son vassal. Olaf rejeta, dédaigneusement, cette prétention et conclut une alliance avec son beau-père Anund, roi de Suède ; mais, abandonné de tous les siens, il fut contraint de fuir.

Réfugié en Russie, il voulait se consacrer à la vie monastique quand il reçut en songe un ordre du ciel, lui enjoignant de retourner en Norwège. Ses partisans dépassèrent bientôt trois mille, quoiqu'il refusât tous ceux qui n'étaient pas chrétiens. Dans sa ferveur, il avait fait peindre une croix sur le casque et sur le bouclier de ses soldats et leur avait donné pour cri de guerre : « En avant, soldats du Christ, de la Croix et du Roi ! » Il attaqua à *Stiklarstad* ses ennemis qui étaient trois fois plus nombreux. Avant le combat, il appela près de lui trois Bardes irlandais qui faisaient partie de sa suite et leur

recommanda de transmettre à la postérité le récit fidèle de cette mémorable journée (29 juillet 1030). L'armée d'Olaf fut écrasée par les masses ennemies et lui-même tomba mortellement frappé. Deux de ses Bardes tombèrent à ses côtés; le troisième, blessé à mort chanta la fin héroïque de son Roi, avant d'arracher la flèche dont il était percé. Quelques années après la mort d'Olaf, son corps, qu'on avait pu reconnaître, fut déterré et enfermé dans un riche cercueil.

Olaf fut canonisé et proclamé patron et seigneur suzerain de la Norwège, comme l'avait été d'abord S. Martin de Tours. Pendant plusieurs siècles les Norwégiens et même les Suédois payèrent le tribut à S. Olaf. En 1036, son fils Magnus fut rappelé de Russie, et couronné Roi. Il mérita par la sagesse de ses lois le beau surnom de Magnus le juste et le bon.

On visite dans la cathédrale de Trondyem le puits miraculeux de S. Olaf qui est en grand honneur, aujourd'hui encore. Ce qui étonne et attriste, c'est de voir cette magnifique cathédrale, l'une des plus anciennes et des plus vénérables du monde catholique, restaurée par les protestants et pour leur

servir de temple. Il y a là une contradiction qui choque.

Il est très curieux d'ailleurs de voir de nombreux ouvriers scier les pierres, les sculpter, les fouiller, préparer les diverses pièces qui formeront les piliers, les arcs-boutants, les voûtes, les figures grimaçantes, les animaux, les feuillages, tous les ornements si variés. On comprend ce qu'a dû être le long et laborieux effort du moyen-âge pour élever partout de si grandes cathédrales. On y trouve la preuve de la puissance incomparable du catholicisme.

Près de la cathédrale est le cimetière, réunion de petits jardins tout fleuris. Chaque jardin a au moins un banc où les survivants viennent faire de véritables visites aux morts et méditer longuement auprès d'eux. Les bouquets très nombreux sur les tombes y sont plus souvent renouvelés. Au-dessus des gazons, on a élevé de larges abris comme pour couvrir les morts. Une fillette, en joli costume rouge, apporte son bouquet sur la tombe de son père, gaiement, comme si elle allait s'amuser dans son jardin. Cette fidélité qui ne se dément jamais a quelque chose de touchant et de noble à la fois.

Des bancs du cimetière, on admire la dentelle de pierres qui encadre les portails de l'antique cathédrale, cette foule de personnages saints ou grotesques, étrange confusion qui est l'image même de la vie. On songe à cette force expansive, universelle, du catholicisme qui a donné aux habitants de l'extrême Nord les mêmes sentiments qu'aux peuplades de l'Inde ou de l'Amérique.

Nous partons de Trondyem pour Bergen, le samedi 14 juillet, à minuit précis, sur un grand bateau à vapeur, l'*Haacon Yarl*, c'est le nom du dernier chef païen de la Norwège qui sacrifia, suivant les récits de la Saga, son propre fils sur les autels de ses anciens Dieux. Son château était sur l'un des rochers qui flanquent la ville comme de gigantesques bastions.

Notre steamer de la Cie Bergenske-Nordensfielske est des plus confortables. Le capitaine est petit, trapu, la figure ronde, les yeux très vifs, l'air intelligent et plus fin que les gens du Nord, en général. Il est de Trondyem, a beaucoup voyagé, connait tous les grands ports de France parmi lesquels il vante surtout Marseille dont le beau ciel et l'entrain cosmopolite l'ont vivement frappé.

Dès 8 heures du soir, le vendredi, le bateau avait quitté le bassin et était allé se ranger dans le fiord, vers l'ouverture du sud. On nous dit qu'il part : nous sommes en émoi ; mais on explique que l'*Haacon* ne lèvera l'ancre qu'à minuit. Nous allons néanmoins nous embarquer de bonne heure et nous voyons le mouvement très curieux et très gai du bord : les canots qui accostent, les gens qui accompagnent, les petites barques de plaisance qui font leurs évolutions autour du grand steamer. La vue de Trondyem, du pont du bateau, est vraiment on ne peut plus originale et charmante. La longue ligne des docks aux toits en pointes, les maisons peintes en rouge ; la tour massive de la vieille cathédrale, le clocher de Notre Dame, les collines d'un vert foncé et aux échancrures bizarres qui s'étagent derrière la ville ; dans le fiord un îlot arrondi et cette mer si unie, si douce, d'un bleu opalin... On ne croirait jamais, en ce moment, que c'est la terrible mer du Nord.

Des bâtiments à voile tirent des bordées, à peine poussés par une brise légère. D'autres navires plus grands glissent lentement. Nous voyons arriver le

steamer de Bergen à destination du Cap Nord, avec le pont tout encadré de rameaux verdoyants. L'ensemble de ce tableau, éclairé d'une lumière boréale, a je ne sais quoi de féerique.

Les voyageurs, et surtout les dames, sont de plus en plus nombreux. On ne sait plus où les caser. Le grand salon est transformé, pour la nuit, en immense dortoir avec quadruple rang de couchettes : c'est presque un bateau d'émigrants de première classe. La cloche invite à débarquer les habitants de Trondyem qui sont venus faire des *adie! adie!* prolongés. C'est d'ailleurs une véritable manie, dans toute la Suède-Norwège, que ces *adie!* avec embrassades, effusions, signaux de la main et du mouchoir. Le bateau s'ébranle, la musique joue une marche... C'est comme un départ triomphal, et par cette nuit sans nuit, si claire, si pure, si sereine, le bateau, la mer, les montagnes et les îles du fiord tout prend un aspect étrange et merveilleux.

A minuit, le jour est lumineux comme à 7 heures à Paris. Nous avions vu le globe du soleil éblouissant jusqu'à près d'onze heures et encore il n'avait disparu à nos yeux que parce qu'une montagne du

fiord le masquait. Le jour n'a pas fini et n'a pas recommencé, pour ainsi dire. Nous avons eu, à Trondyem même, une idée presque complète du soleil de minuit au Cap Nord.

Comme il n'y a pas de vraie nuit, on ne se coucherait jamais. Le sommeil finit cependant par l'emporter et l'on apprécie l'excellence des cabines où l'on a de véritables lits complets avec draps, traversins, oreillers.

A 5 heures du matin, l'*Haacon* stoppe devant *Eide* petite île où émergent quelques maisonnettes rouges. Une grosse barque vient accoster et prendre des marchandises. A gauche se dresse une montagne noire très accidentée ; sur ses pics brillent des glaciers allongés en stries bizarres. A droite est parsemée une série d'îles très plates, montrant à peine, ça et là, quelques renflements. Les rochers, nus et blancs, miroitent au soleil. Ces îles plates ressemblent, à s'y méprendre, à des bancs de glace flottants. Par intervalles, des nuages blancs, immobiles, adossés aux montagnes, font l'effet d'énormes glaciers. Ces illusions d'optique se multiplient d'ailleurs, dans tout le voyage, avec mille variétés.

Les hauts sommets sont sur un plan lointain ; les roches dénudées et plates viennent s'échancrer à pic, dans le fiord. On voit qu'il y a tout près du bord des profondeurs de mer énormes et c'est ce qui permet à de grands bateaux comme l'*Haacon* de raser la terre. Le détroit se resserre, de plus en plus, jusqu'à Christiansund : de petits îlots, des maisons perchées sur des rochers, c'est très original. Nous entrons dans le port aux sons joyeux de la musique : c'est une bande de musiciens allemands nomades que nous avons transportée de Trondyem à Christiansund. Les habitants, accourus en foule, admirent la belle allure de l'*Haacon*. Nous avons tout l'air de Christophe Colomb, entrant en triomphateur.

Le steamer fait un assez long arrêt pour le débarquement et le chargement des marchandises. Il y a ici un grand trafic de morues, pour l'Espagne spécialement. Le *Baccalao* (de *baculus*, peut-être, sec comme un baton?) était connu des Romains. Il y en a plusieurs variétés: la meilleure, épaisse, grasse, est soigneusement emballée dans de petites caisses, surtout à destination de l'Amérique du Sud. Les négociants de Christiansund s'enrichissent assez vite

et se font construire d'élégantes villas dans la partie riante du Moldeland. Les hommes du Nord sont, en général, plus travailleurs, plus disciplinés dans leurs affaires, de même qu'ils sont plus calmes, plus réglés dans leurs plaisirs. C'est sans doute un effet de tempérament.

Nous avons à bord plusieurs types: le capitaine bon vivant, asez fin, causeur aimable; le second, jeune blond, très actif, très résolu, faisant tout à bord; les matelots, robustes, très disciplinés, portant tous la casaque bleue avec le nom du navire sur la poitrine. C'est presque comme un équipage de guerre; il a beaucoup plus de tenue que ceux des navires marchands français.

Une vieille anglaise de 65 ans, au moins, grande, osseuse, portant un chapeau d'homme, ce qui lui donne un air étrange, est un prototype de la manie voyageuse de sa race. Le mari, à face d'orang-outang, blanchi par l'âge, est en sous-ordre. L'anglaise a laissé son riche château des environs de Londres et elle parcourt, depuis trois ans, l'Italie, l'Allemagne, la Norwège, allant, allant toujours comme le juif errant. Elle mange et boit comme une ogresse et

éreinte sa dame de compagnie qui nous donne, d'un air dolent, tous ces détails.

Nous retrouvons aussi à bord un couple ridiculement tendre, comme nous en avons déjà vu un en wagon et partout. Les femmes de Suède et de Norwège, les plus distinguées, sont pour ainsi dire fières de la tendresse expansive de leurs maris et la provoquent, au lieu de l'empêcher, même en public.

Autour de nous passent des bateaux, grands et petits. Un magnifique steamer traverse le port de Christiansund qui a deux issues, parfaitement abritées par la disposition naturelle des rochers. Des barques de pêche rentrent, poussées par le vent : elles sont très pointues de l'avant et de l'arrière et peuvent facilement manœuvrer en tous sens.

Nous quittons Christiansund, vers 3 heures. Le vent et la mer grossissent. C'est l'Océan du Nord, sans l'abri des îles. Il souffle S.S.O. grand frais. Nous sommes horriblement secoués en doublant un cap. Tout se calme comme par enchantement, dès qu'on rentre au milieu des îles.

Molde est une petite ville, encadrée d'énormes montagnes avec de superbes glaciers. Nous admirons

un effet d'arc-en-ciel inouï. C'est une très large bande d'un jaune doré qui étincelle, qui flamboie.... On croirait une aurore boréale. Le rose et le vert surtout sont des plus extraordinaires. Ce n'est pas du tout l'arc-en-ciel que nous connaissons. Le fiord de Molde continue à dérouler sous nos yeux sa ligne de montagnes bizarres, surmontées de glaciers, par larges plaques.

De Molde à Aalesund c'est une série d'îles, hautes ou basses, avec quelques maisonnettes blanches sur les bords. Il y a plusieurs petits îlots tout plats, absolument déserts. On remarque d'ailleurs que les habitations se voient seulement sur le versant oriental des îles ; la côte exposée à l'Océan n'a rien. Les terribles froids du Nord y empêchent toute végétation, et par conséquent toute population. Il y a de ces îlots posés comme de gigantesques baleines endormies.

Par un curieux phénomène, ici comme dans le midi, les profils des hautes montagnes offrent presque toujours le masque césarien ou l'image d'un sphinx au nez camus. Il est minuit quand on arrive à Aalesund. Des barques viennent en foule accoster le bateau : on le croirait pris d'assaut par des sauvages.

En passant le cap de Stadtshand, l'*Haacon* est de nouveau fortement secoué. Cette terrible mer du Nord, même quand elle est calme, a la lame très dure, *very rough*, comme disent les marins anglais, qui la redoutent. *Möde* est sur la partie la plus étroite du fiord : c'est un long chenal. Des flancs nus des montagnes, des cascades écumantes se précipitent dans la mer. Le bateau suit d'innombrables contours, de manière qu'on se retrouve toujours comme emprisonné entre deux murs de rochers. On ne comprend pas que deux navires puissent se croiser, dans ce passage, sans se heurter. Tout à coup, on se trouve en face d'immenses glaciers qui semblent descendre jusqu'à la mer.

Les montagnes sont escarpées, abruptes, sauvages. On les dirait taillées à la hache : c'est une magnifique horreur ! *Horrelen!* bien nommé, une forteresse fantastique, digne des plus terribles légendes scandinaves.

Tout ce fiord de *Möde* est splendide, des plus variés ; tantôt nu, pelé, déchiqueté, sauvage, tantôt vert et riant. Il se trouve parfois si encaissé qu'on ne sait pas et qu'on ne voit pas comment on en

sort. Le vieux voyageur anglais qui affirmait que le passage pour notre bateau était à gauche est tout surpris de le voir à droite. A la sortie du fiord, plusieurs navires passent sous voiles. La couleur bleue de la mer est délicieuse. Le ciel aussi est d'un bleu oriental, mais d'une teinte plus claire et plus transparente.

La grande île de Bremanger est absolument déserte et sauvage, sauf un petit recoin vert où sont quatre ou cinq maisonnettes et quelques arbres étonnés de s'y trouver. A gauche, les montagnes du Nordfiord sont moins hautes, couvertes de gazon et de petits taillis. A la sortie du fiord, la mer s'élargit en une admirable nappe à peine frisée, émeraude à mille reflets... Elle a toute la fascination de la syrène du Nord, je ne sais quoi de plus mélancolique, de plus doux, de plus attachant que la syrène du midi. De gros goëlands aux ailes d'une blancheur éclatante suivent par bandes les sillages des navires.

L'entrée du Froyfiord est aussi des plus pittoresques. Ce sont d'abord de petites îles plates entre de grands rocs, puis d'énormes pics bizarrement déchiquetés. Sur un plan plus éloigné, vers l'ouest,

des îlots énormes se profilent sur un horizon d'opale. Il y a un mélange de rocs dénudés et de recoins verdoyants. Sur les îles, c'est ici le versant oriental qui est denudé et le versant occidental de la côte Norwégienne, protégé par le rideau des îles, qui se couvre d'une riche verdure. Sans cet abri providentiel, toutes les côtes de la Norwège auraient été en grande partie inhabitables.

Nous avons une occasion d'étudier, à bord de l'*Haacon*, l'éducation des femmes en Norwège. Trois jeunes filles voyagent seules, simplement recommandées au capitaine : elles vont de Trondyem à Bergen, chez des amies. C'est un usage du pays de laisser aller ou voyager seules les jeunes filles ; elles ne sont pas sauvages, mais montrent beaucoup plus de retenue que les jeunes américaines. La *flirtation* n'existe pas du tout ici, et les Norwégiens sont peut-être les hommes qui savent le mieux être polis avec les femmes, sans la moindre galanterie.

La plus âgée des trois jeunes filles, qui peut avoir 19 ans à peine, parle un peu le français. Elle est timide et répond : yes ! ya ! oui ! en rougissant et en riant. Elle a lu *Fleurange* et l'*Abbé Constantin* qu'elle

trouve *très choli* et *fecile.* Elle a un visage ovale d'une exquise pureté de lignes et deux grands beaux yeux de gazelle du Nord. Ses deux compagnes écrivent leurs impressions très vite, très vite, sur des feuilles volantes, destinées sans doute à des mères, à des sœurs. Parfaitement élevées, gaies, rieuses entre elles, ne s'effarouchant pas si des étrangers leur parlent, réservées sans pruderie, elles ont tous les attraits que donne une éducation simple et naturelle. Dans le grand salon de l'*Haacon* est un bon piano : la plus jeune se met à jouer un *lieder* de Mendelsohn. Deux gentlemen anglais fort distingués se joignent à nous et insistent pour qu'elle nous fasse entendre quelques airs suédois. Elle joue alors : *Rosen i Nordanskog*, Rose de la forêt du Nord ; *Vär Sang*, chanson du printemps ; *Tä berget klockan klingär*, la cloche de la montagne ; *Mörgör Sang*, chant du matin. Tous ces airs sont très doux, très primitifs, ont je ne sais quoi de pur et de suave. La fillette est vraiment charmante d'aplomb simple et modeste à la fois ; par ses attitudes si naïves et si gracieuses, elle nous paraît jolie quoiqu'elle ne le soit pas. Par une attention délicate, elle joue un chant anglais :

Sweet home! qui touche les gentlemen. On décide la sœur à jouer un morceau à quatre mains de Guillaume Tell. C'est comme un lien entre la Norwège et la Suisse, qui ont tant de rapports. Le concert se termine par un air du Barbier rendu avec une expression toute italienne. Il est vraiment étonnant que les filles d'un simple capitaine de navire marchand de Trondyem aient reçu une éducation aussi soignée et aussi complète.

Nous avions remarqué à bord un type assez étrange, une espèce de vieux savant, causant bien de toutes choses, moitié en anglais, moitié en allemand. De temps en temps, quand le vent fraîchissait, il disparaissait sous une sorte de couverture de cheval qui avait un trou pour passer la tête. Les jeunes filles nous révèlent que c'est un compositeur de musique de Trondyem. On le prie de jouer: il répond assez brusquement qu'il n'est pas un orgue de barbarie. Il finit par s'humaniser, nous dit qu'on aime beaucoup la musique à Trondyem et qu'on y organise des chœurs excellents.

Il nous indique les titres de quelques-unes de ses compositions, publiées à Christiania: 1° *Norsk Bon-*

delin, text af Munch, musik af Udbye; 2o Tolvsange für S. A. J. Das af Udbye.

Udbye est le nom du compositeur, assez renommé dans toute la Norwège.

Avant d'arriver à l'entrée du Sognfiord, nous traversons comme un bassin, encadré de roches plates, crevassées, noires, sinistres. On dirait un volcan que la mer vient d'éteindre. Les vagues se glissent partout, en mille plis et replis. On aperçoit une terre au second plan, on croit que c'est le continent. Non ! c'est encore une île, et l'on voit reparaître, derrière, la nappe bleuâtre de la mer, se déroulant comme un long serpent.

La chaîne de monts pelés, désolés, à l'entrée du Sognfiord prend un aspect des plus sauvages. Çà et là émerge une cabane en pierres qui a l'air d'une excroissance de rocher. On a une impression de solitude, d'île perdue au bout du monde. Quelques glaciers entrevus sur les sommets lointains sont presque ce qu'il y a de plus vivant. C'est une île de Caliban où l'on s'attend à voir apparaître des monstres antédiluviens !

Après cette solitude de pierres sinistres, le moindre

îlot, tant soit peu vert, ressort comme une émeraude. Bientôt les maisonnettes à toit rouge se multiplient et rompent à merveille le gris uniforme des roches. C'est la note gaie. On comprend l'aveugle-né disant que la couleur rouge est sans doute ce qui chante. La mer moutonne de plus en plus, mais comme nous avons vent arrière, nous roulons moins. Les flots aux longues ondulations sont d'un bleu lapis qui fascine. Aussitôt qu'il y a un peu de mer ouverte, le vent devient très fort, la vague extrêmement rude; on peut se faire une idée de ce que doivent être les terribles tempêtes de l'hiver. Un îlot tout raviné a sur sa pointe extrême un tumulus de cailloux, peut-être en souvenir d'un naufrage. Les côtes s'aplatissent, prenant sous les morsures de la mer les formes les plus bizarrement contournées. Dans le fond dominent de très hautes montagnes, coupées par de nombreux glaciers. Nous approchons de Bergen.

IV

DE BERGEN A LAEDARLSOREN

IV

DE BERGEN A LAEDARLSOREN.

15 Juillet. — Nous arrivons à Bergen un dimanche. A bord, d'énormes bibles avaient été placées sur toutes les tables. Les voyageurs des dernières classes, surtout, lisaient les livres sacrés avec recueillement. Le sentiment religieux paraît plus profond ici qu'en Allemagne, mais sans affecter le caractère triste, ni l'ardeur de propagande des sectes luthériennes.

Nous quittons l'*Haacon* à 6 heures du soir. Bergen est une assez grande ville qui s'étend en large amphithéâtre autour de son port et de son *Harbour*, golfe aux courbes arrondies. De très hautes montagnes vertes, qui descendent par des pentes raides jusqu'à la mer, forment une étrange et gracieuse

ceinture. La ville, elle-même, est bâtie par monts et par vaux avec de jolis points de vue à chaque détour de quais ou de places. Nulle part, peut-être, on ne trouve un pareil mélange de ville et de campagne. C'est si vrai que le soir, en écoutant la musique dans un square près de la gare, ne voyant ni port ni ville, admirant les beaux sommets tout verdoyants qui nous entourent, on pouvait se croire à *Ischl* ou à *Interlaken*.

Des fenêtres de notre chambre à l'hôtel *Skandinavi*, nous avons une vue superbe du *Harbour*. Les montagnes qui font face sont étrangement découpées ; au bord de l'eau, on voit une petite église au clocher élancé ; auprès, un parc planté de grands arbres ; plus loin, des usines d'où partent sans cesse de petits bateaux à vapeur qui vont aborder au fond du golfe. Là sont les docks, les bassins de radoubs et tout le mouvement maritime ; mais un mouvement sans bruit, toujours calme qui s'harmonise avec l'ensemble du paysage presque alpestre. On ne se lasse pas de cette magnifique vue du *Harbour*. La lune, dans son plein, disparaît avec une rapidité prodigieuse derrière les montagnes et quand on ne la

voit plus, il fait encore plus clair qu'avant; il est pourtant 11 heures 1/2 du soir.

Frédériksberg est un haut promontoire qui sépare le port du *Harbour*. A sa pointe s'élève une vieille forteresse. On a là une promenade ravissante avec la vue la plus complète sur toutes les parties de la ville. Le côté gauche du port est bordé de très anciens magasins à arcardes dont les terrasses donnent sur l'eau. Il n'y a même pas de passage, le long du port, de ce côté ; c'est une lacune à réparer. Le côté droit est occupé en entier par une immense rangée de docks, tous pareils, qui étaient habités autrefois par les fameux clercs des négociants hanséatiques.

La Ligue hanséatique avait établi sa factorerie à Bergen, vers le milieu du XVI^e siècle. Ayant obtenu de nombreux et importants privilèges du gouvernement danois, elle avait successivement monopolisé à son profit tout le commerce de la Norwège, à l'exclusion des commerçants Anglais, Ecossais, Allemands et Norwégiens eux-mêmes.

La Ligue, enhardie par ses richesses toujours croissantes, exerça un monopole des plus oppressifs. C'est alors que les clercs hanséatiques constituèrent

une sorte d'oligarchie riche et insolente. Christophe Walkendorf, en 1559, forma un parti national de résistance qui parvint à entamer et à réduire, peu à peu, la puissance abusive de la Ligue. Ses comptoirs subsistèrent encore pendant deux siècles; mais en 1763, des négociants Norwégiens acquirent tout ce qui restait des propriétés hanséatiques et le commerce national prit sa libre expansion qui s'est toujours développée depuis.

La ville de Bergen est coupée dans le sens longitudinal du port par quelques rues assez larges avec de beaux magasins : *Strandgaden*, *Store Markeveien*, *Nyveien*. Des ruelles excessivement étroites où deux personnes de front ne pourraient pas passer, relient les rues aux ports. Des pentes très raides mènent sur les collines où sont aussi des quartiers riches. Du côté du Musée, derrière la gare et l'église catholique, on a élevé de vastes maisons en pierres, quelques-unes assez artistiques, en forme de chalets ou de villas italiennes avec verandas.

17 Juillet. — L'une des curiosités de Bergen est son marché aux poissons. Il se tient dans des barques

amarrées au bas du grand débarcadère. Des femmes en foule passent leurs corps à travers les barres de fer qui forment la barrière des quais. Elles discutent vivement les prix avec les pêcheurs aux casquettes en fourrures de forme russe. Il y a des bateaux entièrement remplis de tous petits anchois, les fameux anchois de Norwège ; de maquereaux, de divers poissons minuscules. On les donne à pleine pelle, pour 20 *œure* (25 centimes). Nous avons vu aussi de grands poissons, espèces de loups de mer, d'un demi mètre de long, très gros, vendus pour 30 à 40 *œure*. D'autres barques étaient pleines de poissons ouverts et conservés dans une eau saumâtre ; des poissons secs comme de petites morues ; de gros rougets éventrés et séchant.

Ce qui rend ce spectacle du marché plus intéressant, c'est qu'on y retrouve beaucoup d'anciens costumes de femmes. La jupe en gros drap noir ou bleu est toute plissée ; une veste de la même étoffe sans manches dont le bord est brodé en couleur, ou une veste rouge, bordée de noir, avec manches blanches ouvertes ; l'ensemble est gracieux.

On voit de singulières coiffures : des bonnets de

laponnes, larges bérets en drap noir ou rouge ; des bonnets flottants, posés en arrière, dont le dessous est ouvert, de sorte que le vent s'y engouffre et les gonfle comme des ballons allongés qui tourbillonnent autour de la tête ; de très hauts et de très larges bonnets en toile blanche empesés, ayant presque la forme des chapeaux de gendarmes. C'est très curieux.

D'autres paysannes partagent leurs magnifiques cheveux en deux nattes qu'elles entourent complètement de galons de laine rouge ; elles les portent en couronne, très avancée sur le front et par derrière flottent des glands aussi de laine rouge.

C'est encore la couleur rouge qui domine dans les casaques, les bas très voyants sous les jupes courtes. L'aspect de ces divers costumes est des plus pittoresques. Ce sont surtout les marchandes de lait qui ont des coiffures extraordinaires. Pour 10 *œure*, moins de 15 centimes, on a un litre et demi d'excellent lait. Le lait aigre ou petit lait dont on a d'énormes quantités pour presque rien est le fond de la nourriture des pauvres, avec les pommes de terre vendues, également, à très bon marché sur les bateaux.

Nous allons dîner à Aups Hôtel, dont la table d'hôte est renommée dans le pays. La salle à manger est très vaste, bien décorée avec une tribune pour orchestre. On nous sert comme mets tout à fait local des pâtés au poisson et au fromage que l'on mange avant le potage. C'est un singulier apéritif. Le reste du dîner est presque à la française. Parmi les types de la table d'hôte, nous remarquons une jeune femme blonde, assez jolie, armée d'un binocle et d'un aplomb inoui. On nous dit qu'elle est de Stuttgard, qu'elle a parcouru tout le Maroc, passant douze heures à cheval par jour, allant partout seule avec sa femme de chambre. Elle n'a rien à envier aux plus hardies voyageuses, anglaises ou américaines.

La visite du Musée de Bergen nous a intéressés.

Nous y avons vu, en détail, tous les vêtements, tous les ustensiles, tous les meubles vraiment authentiques des Lapons. Ils aiment beaucoup les ornements rouges découpés sur fond noir. Les couronnes pour mariées sont très riches ; pour les nouveaux mariés, il y a des calottes brodées en perles qui ressemblent à des gâteaux saupoudrés de non pareil. Les costumes de gala sont en drap rouge ou bleu. La femme porte

un béguin en drap avec broderies sous lequel passe le bord d'un bonnet blanc. L'homme a les cheveux longs, plats, sous un bonnet de drap rouge ou bleu, rappelant la forme des coiffures de lanciers. Les souliers sont en poils de rennes, pointus, à la poulaine. Meubles et ustensiles, dans le genre russe, sont en bois peint de couleurs vives où le rouge et le bleu dominent.

Il y a au Musée la plus étonnante collection de monstres marins: lions de mer à dents d'éléphant, phoques énormes, baleines immenses, tels qu'on n'en voit nulle part ailleurs. Les lions de mer, longs de 4 mètres, avec 3 mètres de circonférence, ont le corps tout velu. Les phoques, de 3 mètres de long, ont la peau marbrée. Deux monstres antédiluviens ont l'un 30 mètres, l'autre une longueur plus grande encore. Un étrange squale d'un gris ardoise avec les nageoires très bleues, le corps rond et le museau très pointu est désigné sous le nom de *selache maxima*. Ce sont des monstres superbes.

Nous parcourons les quais encombrés de véritables montagnes de morues sèches. On coupe les queues à la hache. Le commerce des morues est, ici, la grande, l'unique préoccupation.

A la bourse, on venait d'afficher une lettre du Labrador annonçant que la pêche avait été très bonne, que les bancs de glace ne l'avaient pas contrariée.

En suivant le côté droit du port, on arrive à la forteresse, *Bergenhus*, où nous voyons tout le personnel d'une batterie d'artilleurs en armes se faisant photographier. Ne bougeons plus ! crie le photographe Bergenois, et rien n'est curieux à voir comme ces artilleurs immobilisés en attitude de tir. C'est le commandant de la batterie qui se paie ce plaisir.

L'arsenal, qui renferme deux anciennes constructions historiques *Kougshall* et *Valkendorf's Taarn,* vieilles tours, est petit : il contient un certain nombre de mortiers primitifs qu'on est en train de repeindre. Un vieil officier supérieur ayant la figure et la moustache blanche de Mac-Mahon paraît être chargé d'inspecter les ouvriers. Derrière l'arsenal se dressent les arbres d'un beau parc. La vue du fiord avec ses deux passes au Nord et au Sud est magnifique. Par un temps couvert, tout le paysage prend un aspect sévère et quand les montagnes sont blanches de neige, le tableau doit être morne et triste. C'est ici surtout que le soleil est le grand magicien.

Nous faisons une excursion à *Svertediket*. Derrière le parc ou plutôt le grand square où joue la musique militaire est un vaste bassin d'où partent, chaque quart d'heure, de petits steamers pour *Strommen* et *Flauen*. Le steamer est charmant, avec son bouquet de fleurs à la proue. On traverse un joli lac, entouré de villas, de chalets, de parcs ou de prés d'où les foins coupés nous envoient des odeurs fortifiantes. Le steamer a l'arrière couvert en gondole ; les Bergenois sont frileux et s'y mettent à l'abri. Nous restons à l'avant pour jouir de la vue, qui est délicieuse. A *Flauen*, nous suivons un chemin qui grimpe à travers de jolies campagnes. Nous voyons construire un chalet en bois, très confortable et élégant avec une large veranda. Il y en a plusieurs, dans ce genre, haut perchés : chacun a son grand mât avec pavillon flottant, ce qui nous rappelle les fameuses bastides des anciens capitaines marins, aux environs de Marseille. Un moulin caché par un fouillis de verdure, un ruisseau cascadant, et tout à coup apparaît le petit lac de *Svertediket*, encaissé au pied de monts escarpés et pierreux. Ses eaux un peu sombres et d'une immobilité de plomb donneraient

une impression de solitude triste et désolée, si en tournant les yeux on n'apercevait dans des prairies mamelonnées des paysans et des paysannes occupés à faucher, ayant tous l'air riant et heureux.

Le soir, de notre chambre de l'hôtel Skandinavi, nous admirons, vers 10 heures 1/2, un magnifique coucher de soleil : le cercle des montagnes est tout en feu ; les arêtes se détachent avec une netteté inouïe, sur un fond rouge ardent et au-dessous la mer s'étale toute scintillante.

Bergen nous a laissé une impression originale et charmante avec ses deux ports, son grand fiord largement ouvert, ses hautes montagnes, ses maisons étagées, ses villas grimpantes, ses beaux points de vue de Frederiksberg, ses costumes si pittoresques. Les Bergenois ont l'air plus vif et plus gai ; ce sont les méridionaux de la Norwège. Leur grande ressource est la pêche des morues, des harengs, des saumons et même des huîtres et des homards. Ils font aussi la chasse aux veaux marins. L'ensemble de ces produits donne un revenu annuel de deux millions de livres sterling. En même temps, le commerce des blés prend une extension de plus en plus con-

sidérable. Bergen verra croître rapidement sa prospérité.

18 Juillet. — Nous partons, à 6 heures du matin, sur le *Fyalir* pour faire le tour du Sognfiord, l'un des fiords les plus intéressants, les plus complets par ses aspects variés de toute la Norwège. Une brume assez épaisse couvre les montagnes entre lesquelles nous passons. Nous croisons plusieurs barques où rament des paysannes aux bonnets flottants, qui portent leurs marchandises aux quais de Bergen. Le détroit se resserre : on tire sur le *Fyalir* un coup de canon qu'un puissant écho répercute plusieurs fois.

A droite et à gauche, dans de petits ilots, nous découvrons des coins perdus, délicieux. Les faneuses aux manches blanches, aux bretelles de couleur, aux larges bonnets tombants ressortent admirablement sur le gazon foncé des *greens*. C'est comme si l'on passait de petit lac en petit lac. Seuls, les goëlands nous rappellent que nous sommes sur la mer. Le bateau se glisse, on ne sait comment, par des chenaux minuscules. Des tableaux en miniatures défilent sous nos yeux à côté d'autres grandioses. Les ilots,

nus et déserts, donnent parfois des impressions de Robinson.

Plus loin, une église en vedette apparaît au dessus d'un petit fouillis d'arbres verts. Il y a des groupes de cabanes blanches et rouges, des recoins ravissants de tous les côtés. Des vaches noires ou d'un gris souris paissent dans les creux de rochers, s'accrochant aux moindres pierres, grimpant comme des chèvres à des hauteurs étonnantes. Je ne sais quoi de sauvage se mêle partout au pittoresque et y ajoute une saveur plus grande.

Parfois des maisonnettes rouges se mirent dans l'eau, au fond de toutes petites criques où elles se sont cachées à l'abri des bises glaciales. D'assez grands bateaux de pêche, en panne faute de vent, sont tirés à la rame par leurs barques. Les petites iles se multiplient et deviennent plus rocailleuses. Voici un archipel tout pelé, tout désert : à peine y aperçoit-on un batelet à côté d'une misérable hutte. On se demande quel paria peut vivre sur ces rochers perdus. Plus que jamais on se convainc que la beauté vient surtout de contrastes, devant ces rives du fiord tantôt désolées et sauvages, tantôt vertes et riantes.

Le *Fyalir* fait mille tours et détours par d'étroites passes et l'on croirait qu'il va toucher les bords à l'arrivée à *Skerjehavn*, où il s'arrête pour décharger des tonneaux de sel à harengs.

Nous avons quelques types curieux à bord. Un brave négociant de Bergen, qui a la fibre admirative poussée à l'extrême, parle de Paris avec des oh ! des ah ! des exclamations, des roulements d'yeux inouïs. Causeur intelligent d'ailleurs, il nous donne des détails intéressants sur son pays.

Il y a à Bergen un juge unique de la cité, grand juge de paix à compétence étendue ; un tribunal de trois juges, à la fois civil et criminel, statuant même sur les affaires capitales. Le tribunal d'appel réside à Christiania. Il y a peu de crimes, tout au plus 8 à 10 assassinats en 10 ans, dans toute la Norwège. Chaque année 20,000 émigrants environ partent pour l'Illinois, le Mitchygan, le Canada. Plusieurs reviennent au pays natal avec une fortune. La bonne foi, la probité sont générales. Nous en avons eu nous mêmes, plusieurs preuves.

Après avoir dépassé *Evindvik,* les montagnes deviennent moins arides. On voit des sapins clair-

semés : sur les sommets, dans de petits creux brillent de larges plaques de glace ; toujours quelques *oase* (oasis) dans les fonds des criques abritées. On y fauche les foins, on les fait sécher sur des étendoirs. Sur le chenal circulent de petites barques aux voilures les plus primitives. Nous remarquons plusieurs rocs brisés, fendus dans leur longueur comme par des tremblements de terre ; c'est le double effet des torrents et des glaces.

A *Ludwik* nous pénétrons dans le *Sognfiord* proprement dit. A gauche se dressent des montagnes escarpées, à pic, de formes bizarres ; à droite, des collines assez vertes ; au fond, de hautes montagnes noires, et au dernier plan, de nombreux glaciers. L'ensemble rappelle un peu le lac de Lucerne.

Ce sont les fortes et sévères impressions ; c'est la grande nature aux horizons élevés. Qu'on se trouve en face des Alpes ou de l'océan, c'est toujours l'élan vers l'infini qui nous inspire les mêmes pensées de vague et profonde mélancolie. Seulement les glaciers ici semblent petits, en comparaison des géants alpestres ; mais la mer, même au cœur du fiord, garde sa grande supériorité sur les lacs.

A *Valdein*, nous admirons un fond de montagnes vertes dont les courbes se croisent gracieusement comme des draperies. Au milieu une prairie s'étale en amphithéâtre : il y a un côté d'ombre, un côté lumineux, le riant et le grandiose. C'est un tableau unique ! Un torrent à droite, une cascade fumante à gauche et comme contraste, dès qu'on tourne les yeux, des montagnes sauvages se dressant à pic. Quelques huttes en pierres se confondent avec les rochers du bord.

La jolie église de *Kikebo* offre d'étranges reflets de lumière dans ses vitraux à triple ogive. Plus loin, une belle cascade entre des forêts de sapins ; un petit vallon vert grimpant et en haut quatre ou cinq huttes grises, très misérables ; à côté une jolie villa et, dominant le roc, un groupe de maisonnettes rouges.

A *Vic* une crique étroite, une vallée assez étendue, quelques cabanes de pêcheurs, aux toits couverts de mousses ; d'autres moins rustiques, peintes en rose vif, impriment au paysage un caractère particulier. Deux petites églises à mi-côte montrent leurs façades blanches à travers les bouleaux et les sapins. On entend, de tous les côtés, tinter les clochettes au son

argentin des vaches dispersées sur les versants des montagnes.

Tout le village descend sur la berge pour venir saluer le steamer qui est le grand agent de communication. Les jeunes filles assez jolies sont coiffées de fichus aux teintes vives ; le rouge est toujours leur couleur favorite. Les jeunes garçons portent aussi à leurs vestes des manches de laine rouges. Aux paysans se mêlent des soldats, des officiers mal coiffés de calottes vulgaires ou de chapeaux ronds à plumets en crins.

A *Balholmen* nous avons une des plus belles vues du Sognfiord. Une montagne très haute est fièrement campée au milieu. A droite et à gauche, de grands glaciers viennent presque se mirer dans les eaux du fiord. Il y a là, par ces belles nuits si pures, si lumineuses, une scène grandiose d'une mélancolie et d'un charme saisissants.

La nuit était assez froide. Il n'y avait plus de place dans les salons ; le poste des fumeurs sur le pont était, lui-même, envahi par les femmes. Une jeune dame anglaise voulait s'asseoir sur le bastingage : la moindre secousse pouvait la faire tomber à l'eau et

dans la nuit, le sauvetage aurait été difficile. Nous la décidons à venir se réchauffer près de la machine à vapeur.

C'est une Miss Ecossaise, sœur d'un *lawger* d'Edimbourg. Très simple, très gaie, très instruite, elle rappelle les types de femmes si bien dépeints par Walter Scott. C'était son premier *abroad* et elle se montrait enthousiaste de la Norwège.

Un gentleman du Sognfiord, ayant fort bon air, vient nous baragouiner qu'il aime beaucoup la France parce que ses *ancestres* en étaient ; sa grand'mère appartenait à une famille noble de La Rochelle qui avait émigré après la révocation de l'Edit de Nantes. Il nous dit que les Norwégiens et les Normands sont frères et qu'il y a entre eux des sympathies de race indissolubles.

Après *Sogndal* nous admirons encore une succession de magnifiques glaciers. Au fond d'un bras très étroit du fiord est Laedarlsoren, entre d'énormes ravins d'où s'échappent des cascades murmurantes.

Cette traversée du *Sognfiord* vaut, à elle seule, les fatigues du voyage. En s'enfonçant de plus en plus dans les terres, le fiord ressemble beaucoup à un lac ;

mais c'est toujours la mer et on en a la sensation. Les aspects sévères, sombres, terribles, sont ce qui frappe le plus, ce qui va le mieux à la grande nature du Nord. Non seulement les montagnes rocheuses sont nues, pelées, décharnées, mais elles ont des formes brisées, heurtées, je ne sais quoi de monstrueux et d'effrayant qui fait songer à d'horribles tempêtes. On comprend mieux l'énormité et la hideur de ces grands monstres marins du Nord, les squales, les baleines gigantesques. Avec la moindre imagination, on se crée tout un monde en dehors du réel, l'horrible des horribles, plus infernal par moments que les rêves de Dante. Ce qui charme, c'est le passage si brusque de l'affreux au riant, au joli même. Au fond d'une crique est un hameau aux toits rouges, de petits bâteaux, des filets étendus, des prés ondoyants, du foin qui sèche, une église au clocher élancé. On a souvent de ces surprises si douces à l'œil et aussitôt se dressent les énormes glaciers, les rochers gigantesques, sinistres, infranchissables. C'est comme un paysage surnaturel !

V

DE LAEDARLSOREN A GOTEBORG

V

DE LAEDARLSOREN A GOTEBORG.

19 Juillet. — Arrivés à *Laedarlsoren* à près de 4 heures du matin, nous louons une voiture couverte, la carriole primitive étant trop fatigante pour un long trajet. En nous promenant dans le petit hameau, comme ses maisons n'ont toutes qu'un rez-de-chaussée très bas et que les fenêtres sont sans volets ni rideaux, nous voyons à travers les vitres les paysans et les paysannes couchés... Ce sont les vraies maisons de verre! Une jeune mère dort, le bras étendu sur le berceau de son nouveau-né; une autre repose, calme et souriante, l'enfant entre ses bras. Il y a là des scènes d'intérieur, des jeux de lumière et d'ombre qui feraient le bonheur d'un peintre hollandais.

Un fermier riche du pays monte dans une carriole très élégante avec une collection complète d'instruments de pêche au saumon.

A 6 heures, nous partons dans une espèce de calèche primitive, tirée par deux petits chevaux, alezan clair, aux crins ras. Le cocher, beau-frère du loueur, *Niles Oye* est un grand jeune homme de 19 ans à la physionomie douce. Nous suivons le cours du *Laedarl*, le long de grands rochers qui sont comme des remparts ravinés par les avalanches. Çà et là se sont amoncelées des *moraines* énormes, rochers roulés par les glaciers.

La route est creusée dans un immense roc qui la surplombe. A droite un torrent furieux fait un bruit formidable, en bouillonnant sur son lit de *moraines*. A mesure que nous nous élevons vers les hauts sommets, le bruit devient plus sourd; le torrent disparaît sous la montagne et reparaît à une profondeur de plus en plus grande. Tout à coup un autre torrent se précipite de cent pieds de haut en cascade fumante.

Après *Blorflaten*, c'est de plus en plus sauvage... Ce n'est pas la mer de glace, mais la mer de

moraines! La route passe devant une sorte de porte de Géants ouverte dans le roc. De tout côté, des bouleversements titanesques... c'est inouï de grandeur!

A *Saltumbo*, il y a de larges grottes sous les *moraines*. Le torrent que nous cotoyions redevient brusquement un paisible ruisseau. La route descend au fond du ravin, comme dans un puits d'où l'on a peine à voir le ciel.

La cascade de *Holgraten*, à plusieurs chutes écumeuses, rappelle les plus belles cascades de la Suisse, mais en plus grandiose, plus sauvage, plus effrayant. Nous voyons sauter un énorme saumon dans les eaux limpides du torrent. Par intervalles, les *moraines* sont si colossales qu'on dirait une montagne qui vient de s'écrouler.

A *Husum*, le brave hotelier vient avec sa femme nous saluer cordialement. Trois voyageuses anglaises, sèches et raides, étaient en train de déjeûner. L'hôtelier nous dit qu'il est là fermier depuis 33 ans. Sa fillette de 12 ans à peine conduit une carriole; un petit garçon, plus jeune encore, ramène un cheval. C'est ici une de ces stations de poste, très primi-

tives dans toute la Norwège, mais qui rendent de précieux services aux voyageurs. L'auberge est isolée, construite toute en bois, peinte en jaune et blanc. Quelques autres maisons, plus loin, sont grossièrement faites de troncs non équarris, à moitié vermoulus. La pièce de l'auberge qui sert de salle à manger est propre, très simplement meublée. Nous y remarquons cependant une grande commode, ancienne, toute décorée de fleurs peintes aux nuances les plus vives. Une inscription sur le tiroir du haut semble indiquer que ce meuble a été un cadeau nuptial.

Nous suivons, en quittant *Husum*, deux torrents sur lesquels sont jetés, de distance en distance, de jolis ponts rustiques. Une chute d'eau énorme tombe à pic, avec un fracas assourdissant. On arrive, aussitôt après, sans transition, sur les bords d'une prairie arrosée par une rivière des plus calmes.

Nous allons visiter la très curieuse église de *Borgund* près de *Häg*. Construite au XII^e^ siècle, elle a sept toits superposés tout recouverts de tuiles en bois à formes d'écailles. Sur le devant s'élève une croix entourée de dragons et d'emblèmes extrême-

ment bizarres. L'église a une double enceinte : les murs extérieurs sont séparés de la chapelle proprement dite par un couloir qui fait cloître tout autour. Ce curieux monument vraiment extraordinaire et pour ainsi dire fantastique est le mieux conservé de tous ceux qui existent encore de la même époque. Sur la porte on lit cette inscription en caractères runiques :

Thorir raist runar thissar than Olau misso.
Thittai Kirkia a Kirkinvelli.

Le sens n'est pas très clair, mais il paraît indiquer que l'église avait été placée sous l'invocation de S. Olaf.

Une ancienne église du même genre, *Stavekirka* existe à *Hitterdals* sur la route de Christiania à Rjukanfos. Les chapiteaux, les piliers, tous les détails de l'architecture rappellent les constructions anglo-normandes des XI^e^ et XII^e^ siècles. L'enceinte extérieure était primitivement à jour pour que l'on pût voir de tous les côtés. Plus tard, on ferma complètement les bas-côtés, et le cloître supérieur, autour du chœur, resta ouvert, supporté par de légères colonnes. Par dessus le toit du cloître circulaire apparaissent les

fenêtres, de construction plus récente; car à l'origine il n'y avait que des trous, destinés au passage de l'air. Toutes les boiseries sont couvertes de sculptures fantastiques, de dragons, de feuillages, de figures grimaçantes. Ce sont des antiquités extrêmement curieuses.

Nous déjeûnons à la maison de poste d'*Havey* avec des tranches de mouton, nageant dans une longue sauce innommée, des pommes de terre qui remplacent le pain et une sorte de crême montée à la colle, arrosée d'un sirop de groseilles chaud. C'est de la cuisine locale.

Avant d'arriver à *Mariestuen*, nous suivons une ancienne route, vrai chemin de chèvre. Nous sommes pris tout à coup dans une sorte de bourrasque de montagne, vent violent, pluie torrentielle; les chevaux glissaient, c'était presque dangereux. Brusquement l'orage cesse et le ciel redevient bleu. A *Mariestuen*, nous grimpons sur un sommet à 2,635 pieds au-dessus du niveau de la mer; de là, nous comptons 38 petits glaciers espacés sur sept pics qui se touchent. On distingue très bien les pierres plates, dénudées, polies qui, au soleil, paraissent des glaciers.

Le soir, nous traversons des plateaux montagneux. Ce sont de grandes landes stériles où ne poussent guère que des genêts blanchâtres. Aucune habitation, pas un oiseau, pas un être vivant, on se sent en plein désert. Enfin voici un alpage : des vaches dont les cornes sont boutonnées comme des fleurets; petites, de couleurs claires ou blanches et noires, elles grimpent à des hauteurs incroyables, broutant dans les creux des rochers, disparaissant dans les fentes ; leurs clochettes, dont on entend les tintements harmonieux, signalent seules leur présence. A côté des alpages sont de nombreux glaciers.

La route monte encore de 600 pieds ; nous nous retrouvons en pleines landes grisâtres avec de larges plaques de mousse brune. Dans les coins les moins arides croissent des fleurs blanches, cotonneuses, rappelant l'*Edelweiss*.

Notre cocher nous arrête près des *sœters*, bergeries, où vit son père, un beau vieillard très vert. Une bande de tout jeunes enfants s'approche : nous leur distribuons quelques pièces de monnaie. Un garçon de 6 à 7 ans salue gravement et nous serre la main, remerciant d'une manière sérieuse au nom de la petite

bande. Les bergers mènent dans ces *sæters*, pendant une partie de l'année, une vie patriarcale avec tous leurs enfants et petits-enfants.

Nous arrivons à *Nystuen*, sorte d'hospice Saint-Bernard sans religieux, subventionné par l'Etat pour servir d'asile aux voyageurs. C'est une ferme sur un petit lac, entouré de glaciers. Les nuits, même en juillet, y sont très froides. Comme c'est le seul abri un peu convenable à une grande distance, il y a toujours course au clocher de voyageurs cherchant des lits. Nous nous hâtons pour arriver avant des Anglais dont les voitures nous suivent. On nous donne une mansarde des plus primitives et pour y arriver, il faut traverser des chambres où dorment déjà d'autres voyageurs. Malgré le peu de confort de notre gîte, nous nous estimons très heureux. Il ne restait que cette chambre, il tombait une pluie glaciale et il était huit heures et demie du soir. Les Anglais, arrivés presque en même temps que nous, ont été obligés de voyager encore une partie de la nuit avant d'atteindre une autre station où ils sont arrivés gelés.

Nous sommes tout surpris de faire, à *Nystuen*, un

bon souper avec du saumon, du bœuf et des pancakes exquises. Notre fenêtre donne sur le petit lac qui n'est lui-même qu'un glacier dont la surface fond pendant deux ou trois mois au plus. Nous avons là des impressions tout alpestres.

20 Juillet. — Nous partons à 6 heures du matin. Les descentes deviennent de plus en plus raides, de vraies montagnes russes. On laisse à chaque instant la voiture pour marcher à pied : il y a un véritable danger à rouler sur ces pentes presque verticales, sans aucune mécanique. Nous rencontrons cependant plusieurs carrioles, menées par de tout jeunes enfants. C'est bien une sorte de traîneau à une ou deux places étroites, posé sur deux grandes roues. L'enfant grimpe derrière où il s'accroche comme il peut. C'est lui qui est chargé de ramener la carriole à la station où le voyageur l'a louée. On assure que les petits chevaux norwégiens sont beaucoup mieux conduits par un enfant que par un homme, parce que dans ces routes impraticables il faut les laisser aller à leur guise, se confier aveuglément à la sûreté de leur instinct.

Nous descendons toujours en suivant un cours

d'eau. Après les montagnes aux sombres sapins viennent les taillis, les prairies émaillées de fleurs, d'autres où les foins sont fauchés par de robustes paysans.

Des chaumières reparaissent parmi les bouquets d'arbres. Elles sont toujours en troncs non équarris, noircis par l'humidité, avec des fenêtres dont les carreaux ne sont pas plus grands que la main.

La plupart de ces fenêtres même ne s'ouvrant pas, on n'a de l'air que par la porte. Si la chaumière est plus grande, elle est recouverte de planches vernies au dehors ; une seule fenêtre s'ouvre dans la pièce principale ; les carreaux sont excessivement propres.

Un torrent écumeux court sur des rochers taillés en assises. La route jusqu'à *Grindenheim* est un escalier ; elle longe un lac très long, bordé de bois et de prés gazonnés. A *Olgo*, le chemin est tout creusé dans le roc ; un large *roof*, toiture en bois, protège les voyageurs contre la chute des pierres. La montagne supérieure s'émiette en mille morceaux et le *roof* est un abri à peine suffisant.

Nous trouvons heureusement, plus loin, un tronçon de route nouvelle que nous suivons jusqu'à *Fagernaes*.

Le lac dont nous longeons les rives est très ondulé, très riant, bordé de villas, de chalets, de stations d'été. Nous arrivons à *Fagernaes* à 9 heures du soir ; mais il n'y a plus de place à l'hôtel. Nous revenons sur nos pas jusqu'à *Fagerlund* où nous trouvons une jolie chambre dans un hôtel tout neuf et confortable. C'est un des spécimens les plus élégants que l'on puisse voir de constructions en bois. Notre chambre est peinte en rose pâle et toute vernie, plancher, murs, plafond comme une cabine de steamer. Les salons de l'hôtel au rez-de-chaussée sont parfaitement installés avec livres, journaux et même un excellent piano fabriqué à Christiania.

Fagerlund est une station hygiénique où l'on vient de toutes les parties de la Norwège faire des cures d'air. Il y a tout autour de magnifiques bois de sapin qui donnent à l'atmosphère une pureté et une salubrité des plus efficaces. Nous visitons les cuisines où nous reconnaissons la famille anglaise qui, arrivée derrière nous à *Nystuen*, n'avait pas pu être logée. Le père très âgé paraissait gelé et posait ses pieds sur des fourneaux ardents. L'une des filles, assez distinguée, sachant le français, nous dit qu'ils

n'avaient trouvé, la veille, un asile qu'à 2 heures après minuit à *Grindenheim* où ils avaient été d'ailleurs beaucoup moins bien que nous à *Nystuen*.

A l'hôtel, c'est une jeune personne de vingt ans, parlant anglais, qui remplit les fonctions de premier garçon, fait les comptes, reçoit les paiements ; elle est intelligente et vraiment agréable.

21 Juillet. — Nous partons à 7 heures du matin pour *Odnaës*. Le pays s'anime de plus en plus. La nouvelle route est tracée au milieu d'un vrai parc anglais avec de délicieuses échappées sur des montagnes d'un vert sombre, éclaircies par quelques alpages. Les maisons rouges et blanches prennent la forme de chalets ; plusieurs, avec des balcons élégamment sculptés, sont admirablement posées pour le point de vue. De tous côtés, des cascades, des torrents descendent des sommets et font mouvoir plusieurs scieries. Dans le bas s'étagent de riches moissons de seigle, d'orge très haut sur tiges. L'ensemble des cultures annonce beaucoup plus de bien-être.

Grandal où nous nous arrêtons deux heures est aussi une station d'été que les habitants de Christiania

choisissent pour des cures d'air dans les bois de sapins.

Nous côtoyons un joli petit lac avec plusieurs îles boisées. La route descend jusqu'à *Sveien* où nous sommes pourtant encore à une grande hauteur. Nous dominons une charmante vallée dont les deux versants nous offrent les plus gracieux tableaux. C'est un troupeau dispersé dont les sonnettes nous envoient un concert lointain ; c'est la grosse cloche d'une ferme qui rappelle les travailleurs ; plus loin, dans de grands hangars, les paysans sont occupés à rentrer de superbes fourrages.

Nous déjeûnons à *Sveien* en compagnie de deux gentlemen de Londres. L'un est d'origine irlandaise, très affable, sympathique, riche marchand de thé. Il aime beaucoup parler français et fait les confusions les plus plaisantes. Il dit qu'il vend d'excellent thé à 5 francs le *kilomètre!* Il nous donne des détails curieux sur la vie anglaise. Gladstone est, d'après lui, l'homme d'Etat le plus autoritaire malgré ses principes si libéraux ; il est d'ailleurs très nerveux, très impatient de toute contradiction. Disraëli se possédait, au contraire, à merveille ; quand on l'attaquait, à la Chambre, il

faisait semblant de dormir, regardait l'horloge, chassait une mouche, avait des jeux de physionomie, des gestes, mille petits moyens qui souvent démontaient ses adversaires. Gladstone se sert beaucoup de son fils député qu'il met en avant habilement, quand il ne veut pas agir par lui-même. Ce sont les diatribes des journaux qui ont énormément exagéré les difficultés de la question irlandaise. En définitive, tout se réduit à trouver certaines modifications au système de propriété foncière ; on y arrivera.

Cette conversation fort intéressante nous aide à avaler le déjeûner qui est détestable. Nous déclarons que le cheval, dans ce pays, tient du bœuf quelquefois pour la marche ; mais que le bœuf cuit tient trop souvent du cheval.

L'autre gentleman est un officier anglais orgueilleux, rageur même quoique bien élevé. Il nous parle avec dédain du tunnel projeté sous la Manche, et l'on voit bien que les Anglais ont peur d'être, à un moment quelconque, surpris dans leur île. Ils tiennent à y rester absolument isolés comme dans un repaire imprenable. Notre expédition à Madagascar excite aussi vivement sa verve railleuse. Il est bien le type

du John Bull, atrocement jaloux de tout ce qui peut, de près ou de loin, porter atteinte à sa puissance maritime et coloniale.

La route devient superbe. Nous admirons un *sanatorium*, à la fois hospice et établissement de santé où riches et pauvres peuvent venir redemander la santé aux émanations de ces sapins de Norwège qu'on ne saurait assez vanter. Il y a, en face, une délicieuse vue de vallée avec de vastes et belles fermes. Une grande cloche, couverte d'un abri en bois, sert à régler les heures de travail et de repos. Les étables immenses avec de larges couloirs sont des mieux aménagées. Les jardins ont beaucoup d'arbres fruitiers : cerisiers, pruniers, poiriers, ce que nous n'avions pas encore vu. Les vaches, errantes, trouvent leur pâture sur les bords gazonnés des routes. On voit partout de magnifiques récoltes de pommes de terre, de sainfoin, de seigle ; les herbes sont très hautes et très épaisses. Il s'en exhale des odeurs aromatiques pénétrantes. De temps en temps, on aperçoit de jolies petites églises, à double et triple toit. On a de la peine à croire que ce sont des temples luthériens, tant elles ont l'aspect gracieux des cha-

pelles catholiques. Malheureusement, il n'y a plus ici de costumes originaux : les jeunes filles sont proprement mises et portent sur la tête un fichu blanc à coin brodé en couleurs.

A *Odnaës*, l'hôtel tout nouvellement construit en bois verni est d'une jolie teinte saumon. Nous occupons une vaste chambre qui donne sur le lac ; notre balcon est découpé comme une fine dentelle. Des verres de différentes couleurs, aux coins des croisées, nous permettent d'avoir des vues fantastiques, au clair de lune.

22 Juillet. — Nous partons, à 8 heures du matin, par le bateau du Randsfiord. Il y a, à bord, un grand encombrement de bagages, on a peine à se caser. Une Américaine de 30 à 35 ans et qu'une dame plus âgée appelle Julia accapare tous les pliants, se fait retenir plusieurs places par sa femme de chambre, la rappelle à tout moment pour se faire arranger des coussins, un châle sur les pieds, une pelisse sur les épaules. Si encore Julia était délicate et maladive... mais elle a un air replet, satisfait, un double menton et des joues rengorgées ; assez belle femme d'ailleurs, elle montre

un aplomb excessif et choquant. Nous cherchons dans le cercle qui l'entoure quel peut être le mari de cette étonnante personne et nous finissons par découvrir que c'est une jeune américaine, non encore mariée.

Une pluie glaciale nous empêche de jouir du paysage. Le lac du Randsfiord est comme une large rivière, faisant des tours et des détours entre des bords cultivés et dominés par des montagnes toutes hérissées de sombres sapins. On est étonné que les défrichements ne soient pas plus nombreux et plus étendus ; car partout où l'on a abattu les bois, le pays est cultivé avec soin et paraît fertile. Les maisons sont peintes en rouge foncé et les cadres des fenêtres en blanc. Les toits sont en briques très rouges qui ressortent vivement. Les chaumières ont pour soubassements, de grosses pierres mises à même les unes sur les autres, sans aucun ciment. On ne sait vraiment pas comment elles peuvent tenir. Les villas ou les fermes sont sur des bases plus solides en blocs plus gros. Les églises sont toutes blanches avec un clocher élancé et le toit en ardoises reluisantes ; elles sont pittoresquement posées.

Le bateau nous débarque à Randsfiord dans la gare même du chemin de fer. Nous dînons, en compagnie d'Anglais et de Russes aimables dans un joli *Hostellet* en bois à balcons découpés. Le railway nous ramène rapidement à Christiania, à travers des paysages variés avec cascades, torrents brisés dans les rocs. Nous voyons les chutes de *Hœnefos* qui ne sont ni très hautes, ni très abondantes et où d'ailleurs de trop nombreuses usines déparent la nature. Les chutes sont beaucoup plus fortes, paraît-il, en mai et en juin, à la première fonte des neiges. Combien la nature est plus imposante et plus belle, quand on peut la voir encore dans sa simplicité et sa solitude primitives !

Nous traversons Drammen, jolie ville sur le fleuve du même nom dont la largeur ici est celle d'un lac. Elle est divisée en deux parties par un pont d'une immense longueur. De nombreuses scieries entourent la ville : le commerce des bois y est considérable. Une flotte de plus de 300 navires sert à leur transport. Le Drammen se jette, sous la ville même, dans la mer qui forme un vaste fiord, bordé de chalets, de villas, de jardins tout fleuris. La route, entièrement creusée

dans le roc, s'élève en contournant la montagne avec de ravissantes échappées de vue sur la mer qui, s'enfonçant profondément dans les terres, nous apparaît tantôt comme un lac, tantôt comme un fleuve onduleux. Nous côtoyons le petit lac de *Bondivand* qui a été acquis par une compagnie anglaise pour exploiter les blocs de glace.

Les gares, en approchant de Christiania, sont élégantes, ornées de rosiers et de fuchsias. On y trouve tout le mouvement des environs d'une grande ville. Nous rentrons à Christiania de nuit et plus que jamais nous croyons voir un village agrandi. Mais son fiord nous semble plus admirable encore ; nous partageons le vif enthousiasme d'Ampère.

« Les montagnes du fond étaient sombres, l'aspect du pays calme, la mer immobile. Cette grande étendue était muette ; aucun mouvement dans le port ; on voyait seulement rentrer une petite barque à l'approche de la nuit. Regardez-vous du côté de la mer, les formes arrondies de la plage, la mollesse de certains contours, les longs promontoires doucement abaissés permettraient de penser à Naples, si un autre soleil les éclairait. Il faut avouer que c'est une chose

étrange et belle à voir que le golfe de Baia baignant dans les montagnes du canton d'Uri.

» En général on se plaint de n'avoir pas une idée vraie de l'immensité de la mer, parce que rien n'offre à l'œil un point de comparaison pour mesurer son étendue. Mais ici cette foule d'accidents que produisent les anfractuosités du golfe, les pointes, les langues de terre, les récifs dont il est semé, rendent l'immensité sensible et la grandissent en la divisant. De là résulte une variété prodigieuse d'aspects ; en suivant le rivage, tantôt vous croyez côtoyer un fleuve qui coule aux pieds des sapins, tantôt s'arrondit un bassin presque entièrement entouré de rochers ; plus loin s'ouvre une soudaine échappée de vue entre de hauts écueils, ou bien un grand cap comme un mur à pic semble clore un lac tranquille ; mais sortant tout à coup de derrière le promontoire, un vaisseau à trois mâts vient vous apprendre que ce lac est la mer, que ces eaux si calmes sont des vagues perdues du grand Océan du Nord, qui ont bondi dans le Catégat et qui, de secousses en secousses, sont venues mourir sur ces plages lointaines et silencieuses. »

23 Juillet. — Nous partons à 7 heures du matin pour *Trollhättan*. Ce n'est pas sans émotion que nous disons adieu à ce ravissant panorama du fiord. La mer bleue serpente autour d'îles vertes. Le fond de montagnes élève ses crêtes bizarrement accidentées. C'est toujours par le fiord qu'il faudrait arriver à Christiania pour bien en jouir. A *Moos*, la mer est plus ouverte, l'horizon s'étend.

Trollhättan est une véritable curiosité, plus encore par l'ensemble de ses magnifiques écluses que par ses chutes. A la première chute, l'eau roule en masses compactes, comme du verre coulant par blocs énormes. Le volume d'eau est colossal, inouï. Il y a là des entrechoquements terribles de vagues qui sautent, se brisent, chevauchant, rebondissant avec des éclats d'écume et un bruit formidable. On a l'idée d'une force fatale, irrésistible, et l'on comprend qu'elle ait creusé ces rocs qu'on a si bien nommé des chaudrons de géants, *Jättegryta*. Ce n'est pas la hauteur des chutes, c'est la masse des eaux qui étonne. A la deuxième chute, ce sont des tourbillons énormes, séparés par des blocs de rochers. Il y a des tournoiements, des chocs, des ressauts, des

jets immenses et tout ce chaos liquide encadré dans les rochers les plus pittoresques, où des sapins ont poussé leurs racines à travers les moindres fissures. Au fond s'élèvent de belles montagnes vertes, l'ensemble est splendide.

A quelques pas des chutes, l'eau s'étend en une large nappe des plus calmes. On n'y entend plus même le bruit des cascades; la transition est inouïe : c'est un paysage tout élyséen.

Le village ou cité ouvrière de *Trollhättan* se compose de nombreuses usines, scieries, fabriques de papier de bois, moulins à huile, etc., dont les roues sont toutes mises en mouvement par les chutes d'eau. Mais les ingénieurs ont veillé à ce que l'industrie ne nuisît en rien au magnifique spectacle qu'offre la nature. Le chemin qui mène aux écluses est un sentier délicieux, dans un joli bois le long de la rivière. Il y a des senteurs de pins, de plantes aromatiques, avec une fraîcheur d'eau toute particulière. C'est un air vivifiant qui charme les sens.

Les écluses ont eu pour but de tourner l'obstacle des chutes et de permettre la navigation de la mer du Nord au lac Wenern et à Stockolm. Elles ont été

construites dans de larges proportions ; elles forment un escalier monumental par lequel on élève même de grands bateaux, à 160 pieds au-dessus du niveau de la mer. Tout ce canal de Göta est une œuvre admirable et qui nous a paru parfaitement administrée. La demeure de l'ingénieur en chef est une élégante villa avec parc et jardin. Les maisons des ouvriers sont confortables. Il y a une école de chant où nous avons entendu des chœurs dans le genre suisse ; plusieurs librairies ; des magasins de toutes sortes ; une assez jolie église gothique en briques rouges. L'hôtel *Trollhättan*, propriété de la Compagnie du canal, est renommé pour sa cave bien fournie des premiers crus de tous les pays. Tout ici est administré avec ordre, avec une sage entente des intérêts des ouvriers, étroitement associés à la prospérité de l'affaire. Les communications par eau dans toute la Suède et Norwège sont admirablement organisées et peuvent servir de modèles.

24 Juillet. — Nous nous installons à *Göteborg* dans une immense chambre de l'hôtel Christiania. C'est une sorte de chambre d'honneur avec panneaux en

glaces bisautées, un lustre étincelant, des toilettes en porcelaine de Japon.

La ville a des rues très régulières, peut-être trop ; la plupart sont des quais bordant des canaux assez larges, comme le canal Gatan. Les ports, les squares, divers monuments publics sont beaux ; mais il y a peu d'animation.

Nous faisons une visite intéressante à des religieuses françaises dont nous avions connu la directrice, en chemin de fer. Elle nous dit qu'à Stockolm les riches familles protestantes font élever leurs filles chez les sœurs catholiques. Les orphelines de l'asile de *Göteborg* nous montrent leurs petits ouvrages ; elles chantent quelques airs nationaux, très primitifs, plutôt tristes.

Le jardin des plantes *Trodgardsforeninger* a des serres splendides. On y voit des fougères de Port Natal qui ont 10 mètres de hauteur ; les troncs sont des arbres d'un mètre de circonférence. Les branches du haut retombent comme celles des palmiers. Une plante abyssinienne a des feuilles ovales qui ont trois mètres de long et soixante centimètres de large : c'est

la *Musa paradisia* dont les nervures, aux nuances vert tendre, sont d'un effet prodigieux.

Les palmiers de Chine ont 3 mètres de haut avec des feuilles de 2 mètres 50 de long. Ces feuilles, très étranges, sont des espèces de tiges le long desquelles poussent, des deux côtés, d'autres petites feuilles étroites, longues de 15 centimètres. Dans le bas, les grandes feuilles retombent en forme de parasol; dans le haut elles restent toutes droites et font plumet.

L'*Hircus rosa grandis* est un arbuste de plus de deux mètres qui a de délicieuses fleurs rouges.

Les voûtes de ces serres merveilleuses sont toutes tapissées de plantes grimpantes ou retombantes parmi lesquelles on remarque la *Clematis Jackmani* aux riches couleurs violettes. De tous côtés s'étalent des fleurs bizarres aux parfums asiatiques, très capiteux.

De vastes pièces d'eau sont recouvertes d'énormes nénuphars roses, bleus et blancs dont le mélange est des plus gracieux. Les plus jolis oiseaux des îles font entendre leurs doux gazouillements, au milieu de cette luxuriante végétation.

Ces serres vraiment magiques qui font mieux com-

prendre les forêts vierges, les bois sacrés de l'Inde, les flores incomparables des pays étrangers peuvent être enviées à *Göteborg* par les plus riches capitales.

La promenade favorite des habitants de *Göteborg* est *Slottskogspark*, à vingt minutes de la ville. On traverse de longs faubourgs où s'élèvent de nouveaux quartiers avec des constructions artistiques, d'élégants hôtels qui prouvent la prospérité croissante des négociants norwégiens. *Slottskogspark* est un bois de Boulogne moins artificiel, avec de vraies collines, des eaux très vives. Il y a de vertes pelouses, coupées par d'épais buissons de roses qui alternent avec des massifs plus sauvages. On a une vue superbe sur une ceinture de hautes montagnes.

25 Juillet. — Nous partons pour *Frederikshawn*, sur la *Diana*. Nous laissons derrière nous les ports, sillonnés par de nombreux petits steamers qui desservent tous les villages environnants. Le long des côtes s'étendent des rocs nus, des îlots plats où se dressent des phares. Parmi les passagers se trouve un guide danois qui revient du cap Nord avec deux jeunes Russes. Ils ont pu faire à *Vadsö* de magnifiques

parties de *chasse* à la baleine. Ils avaient loué un petit steamer à hélice de 25 mètres de long : sur le devant, à la place du beaupré était installé un canon d'acier. On lance l'obus harpon qui remplace aujourd'hui, sur toutes les côtes de Norwège, le système primitif du harpon jeté par la main de l'homme. Le monstre est atteint par l'obus à plus de 500 mètres : il se débat, d'une manière effroyable. Quand on reconnaît qu'il agonise, douze marins montent sur son dos et le *travaillent* à coups de hâche. Il y a diverses variétés de baleines ; la plus grosse de celles qui se pèchent dans le nord de la Norwège est la baleine bleue. Elle atteint 32 mètres de long et pèse 100,000 kilos. Il y a plusieurs grandes compagnies norwégiennes pour la pêche de la baleine et la fabrication de l'huile qu'on en retire.

Nous voyons en pleine mer près de cent navires à l'horizon, sous diverses voilures. Il y en a de légers, de gracieux comme des cygnes. On ne reste qu'un quart d'heure environ, sans apercevoir les côtes norwégiennes ou danoises. Notre bateau mal construit, mal lesté est beaucoup trop haut sur l'eau et roule affreusement : plusieurs voyageurs sont

malades. Après cinq heures de traversée, nous arrivons à *Frederikshawn* petit port danois aux maisons blanches et aux toits rouges.

Le Jutland est un pays plat, entièrement cultivé. Des maisonnettes peintes de couleurs très claires, ayant l'air de vrais jouets d'enfant, sont disséminées dans les champs.

Des troupeaux de petites vaches, noires et blanches, de nombreux moulins à vent tout à fait primitifs animent seuls ce paysage monotone qui paraît plus triste encore après les merveilles si pittoresques de la Norwège.

Le chemin de fer nous ramène à Hambourg et à Paris.

VI

LES NORWÉGIENS

VI

LES NORWÉGIENS

Le caractère des Norwégiens est en rapport avec la nature du sol et du climat, il a aussi sa grandeur sauvage et originale.

La configuration du sol a dû subir, à travers les siècles, de profondes modifications. Il est prouvé que les côtes étaient plus élevées au-dessus de la mer, sauf sur certains points où l'Océan a reculé. Linnée avait fait creuser des marques sur les rochers de Kalmar et de Gelfe pour constater le recul progressif des eaux. A Trondyem, la côte s'est élevée de vingt pieds en 1,000 ans; à Torneä, il y a eu une élévation de cinq pieds par siècle. A Karlskrona, par contre, il n'y a eu aucun changement de niveau.

Des modifications analogues se sont opérées dans la forme et le nombre des glaciers. L'examen des moraines et des blocs erratiques prouve que les glaciers ont diminué de plus en plus.

La côte occidentale est toute dentelée par les fiords dont chacun a des ramifications infinies. Ces fiords ont-ils été formés par l'action érosive des glaces et de la mer? Cette hypothèse est combattue par ce fait qu'ils sont souvent plus profonds que la mer, en deçà de leur embouchure. Le Sognfiord, par exemple, n'a pas moins de 4,100 pieds de profondeur dans plusieurs de ses parties. C'est la preuve que ces bassins existaient dès l'origine, avant même l'ère des glaciers. Sur les rives des fiords, s'étend une large bande de terrain très fertile qui a attiré partout de nombreuses populations.

Ce sont les fiords, offrant les abris les plus sûrs aux navires et ouvrant de larges voies intérieures qui ont donné un si grand essor au commerce norwégien. Les îles, les archipels forment, tout le long des côtes occidentales, des remparts naturels qui favorisent aussi, merveilleusement, la navigation.

Entre Vaeroe et Moskenoesoe s'agite le redoutable

Malström, ce courant furieux qui lutte contre la marée, entraîne les ours, les baleines même et les navires, s'ils ne se tiennent à plusieurs lieues au large. Pendant six heures, sa direction est du Nord au Sud et en sens contraire pendant les six heures suivantes.

Ossian avait bien nommé la Norwège la terre des lacs : on en compte 30,000. C'est la présence de l'eau qui, dans les paysages norwégiens, forme les principales masses et les premiers plans. C'est l'eau qui rend également les vallées norwégiennes si ossianiques. Voilà bien les vallées aux cent torrents du poëte scandinave ! Là seulement on trouve cette surabondance d'eaux vives, ce luxe de cascades. Souvent chaque rocher a la sienne : toutes sont différentes d'aspect, de forme, d'effets pittoresques. Tantôt c'est de loin un filet d'écume serpentant sur un fond noir ; tantôt comme un ruban d'argent qu'une main invisible laisse flotter au dessus de la cime des sapins et des bouleaux ; celles-ci glissent sans bruit le long des pentes; celles-là, d'un seul bond, se précipitent dans une vallée étroite et profonde, tombent comme un fleuve et se brisent en mille ruisseaux.

Les gazons gardent une fraîcheur toujours vive

et éclatante. Cette verdure perpétuelle tapisse les montagnes, borde tous les lacs et tous les torrents, gravit les pentes les plus escarpées des rochers et couronne leurs cimes les plus aiguës.

Rien n'est comparable à la beauté des sapins de Norwège. Ils paraissent d'autant plus beaux qu'ils approchent plus de la latitude au delà de laquelle leur taille diminue. C'est comme les Norwégiens qu'on voit plus grands dans le nord, aussitôt avant les lapons si petits. Il semble que le froid soit favorable au développement de l'homme et de certains végétaux, jusqu'à un certain point au delà duquel son excès l'arrête brusquement. Le bouleau qui seul partage avec le sapin la possession de ces déserts de verdure y atteint aussi des proportions plus grandes que dans nos climats ; sa forme est plus majestueuse, ses branches plus tombantes ; il offre souvent l'aspect du saule pleureur et son feuillage pâle et délicat se détache avec grâce sur le feuillage du sapin dont il égaie un peu la tristesse mélancolique.

D'après les degrés de latitude, on croirait que le climat de la Norwège doit être partout sévère et rude. Ce n'est vrai cependant que pour les côtes

orientales et les centres montagneux. Sur toutes les côtes de l'ouest, le climat est, en général, assez doux, sous la double influence des brises de l'Atlantique et du *Gulf stream*. A la même latitude où périt Franklin dans les régions arctiques de l'Amérique et où sont les contrées les plus inhabitables de la Sibérie, l'eau des fiords de la Norwège n'est jamais gelée, excepté à leurs bords extrêmes. On a fait des constatations étonnantes : au cœur de l'hiver, le climat des îles Lofoden n'est pas plus froid que celui de Copenhague ; le climat d'Hammerfest n'est pas plus froid que celui de Christiania. Le point le plus salubre de la Norwège paraît être l'île de *Karmœ* près de Stavanger. La moyenne de la mortalité y est à peine de 12 par 1000, tandis qu'elle est de 19 pour toute la Norwège et de 20 pour la Suède.

Une observation curieuse est que les mêmes espèces d'arbres ont les feuilles beaucoup plus larges dans les régions du nord que dans celles du midi. Ce développement extraordinaire est dû, sans doute, à la longueur des jours. On étudie les effets de cette lumière prolongée sur la couleur des fleurs et la saveur des fruits.

La population actuelle de la Norwège est presque entièrement d'origine gothique ; mais les Lapons et les Finnois, habitants primitifs, appartenaient à une autre race. Il n'y a guère plus que 24000 Lapons et 22000 Finnois ; ils ont le type mongol avec le front bas, les pommettes saillantes, de petits yeux, le nez écrasé, les lèvres épaisses. On distingue cependant chez les Finnois quelques différences, indiquant une race supérieure, physiquement et intellectuellement. Ces premiers indigènes ont été successivement refoulés et détruits par une invasion arienne ou indogermanique, venue en Norwège avant la naissance du Christ.

La langue norwégienne n'est, au fond, que le danois prononcé d'une manière plus accentuée et plus dure. Les Ariens ou Indogermains, parlaient, d'abord, une langue qui a été connue sous le nom de *Dönska Tunga* et que les Norwégiens appellent encore *Old Norsk*. On la retrouve parfaitement conservée en Islande, où elle fut importée par les Norwégiens qui colonisèrent cette île au IXe siècle. C'est seulement de 1387, l'année où Marguerite, la Sémiramis du Nord, fut couronnée reine de Norwège

que date l'introduction de la langue danoise. Le *Old Norsk* s'est perpétué dans divers patois locaux que parle le bas peuple.

L'instruction primaire est très répandue. C'est à peine si sur mille paysans, il y en a un seul qui ne sache ni lire ni écrire. Ce qui a contribué à cette diffusion de l'enseignement dans toutes les classes, c'est qu'on n'accorde rigoureusement la confirmation qu'aux enfants sachant lire et écrire. La même condition est exigée, d'une manière absolue, pour l'exercice des droits politiques.

Pour offrir plus de facilités aux populations extrêmement disséminées, il y a même des maîtres d'écoles ambulants. L'un d'eux s'établit au centre d'un groupe de *Gaards*, grandes fermes rurales dispersées sur un vaste périmètre. Il apprend aux enfants, par les méthodes les plus rapides, les premiers éléments; s'attache à former parmi les plus intelligents des instructeurs; puis il lève sa tente et va porter ailleurs son enseignement nomade.

Tout paysan a sa Bible qu'il lit le dimanche et souvent d'autres livres. Les libraires vendent plus en Norwège qu'en Danemark. Des voyageurs ont été

tout surpris de trouver chez un paysan, dans les montagnes du côté de Trondyem, un Euclide lu et relu avec passion ; chez un second des écrits de Kant ; chez un troisième, les œuvres de Rousseau.

La littérature norwégienne a naturellement subi l'influence danoise. *Holberg*, le Molière danois, qui est peut-être le second comique de l'Europe, né et élevé à Bergen, alla vivre et briller à Copenhague où ses œuvres sont devenues le plus bel ornement de la littérature danoise. La Norwège a néanmoins quelques poëtes nationaux dont les chants respirent surtout un puissant amour de l'indépendance. Voici une strophe caractéristique de *Biergaard* : « Librement pense et parle le norwégien, librement il travaille au bonheur de son pays. Les oiseaux dans nos bois, les vagues de l'Océan du Nord ne sont pas plus libres que l'homme de Norwège dont la volonté n'obéit jamais qu'à la loi qu'il se donne lui-même ! »

Depuis 1814, la littérature norwégienne s'est développée dans un sens plus individuel et plus original. La langue, tout en restant danoise pour le fond, s'est enrichie d'un grand nombre de mots et d'idiotismes particuliers au pays. Ce sont spécialement les poëtes

qui ont contribué à ce progrès. *Wergeland* et *Velhaven* ont eu des admirateurs fanatiques. Plus récemment, *Bjœrnstjerne Bjœrnson* et *Ibsen* ont acquis, comme poëtes et auteurs de nouvelles, une réputation européenne. Les savants et les juristes distingués sont nombreux en Norwège.

Nous avons vu à l'exposition restreinte de Christiania que la peinture et la sculpture font des efforts pour constituer une école nationale. La musique est peut-être plus avancée. Ampère, dans ses *Esquisses du Nord*, affrme qu'elle est toujours monotone et triste, lors même que les paroles chantées expriment la gaieté ou un sentiment vif. « La tristesse, dit-il, est le véritable caractère du Nord. On l'y retrouve partout, dans le silence et la grandeur de la nature, dans le morne regard de l'homme, dans sa démarche lente et son chant plaintif, dans les brumes de la mer, dans les longues nuits et les longs crépuscules. »

Ce tableau d'une couleur romantique est exagéré. Nous n'avons pas éprouvé les mêmes impressions. Les divers chants nationaux que nous avons entendus à Trondyem, à Bergen, à Christiania, à Trollattan, à Göteborg avaient une douceur et une mélancolie

pleines de charme, bien loin de cette tristesse sévère et froide qui glace le cœur sans l'émouvoir. C'est le chant plaintif, il est vrai, mais rêveur et tendre de la suave Ophélia !

Les Norwégiens et les Suédois diffèrent plus entre eux qu'on ne le croirait. Les Suédois sont, en général, plus affables, de manières plus polies, empressés à obliger les étrangers ; mais pour bien les apprécier, il faudrait les voir plutôt dans l'intimité.

Avec les Norwégiens dont le pays est exploré par les chasseurs, les pêcheurs, les excursionnistes, anglais surtout, il est assez facile d'entrer en relations familières. Le paysan norwégien nous a paru intelligent, plein de cœur, aimant par dessus tout son indépendance. Ce sont là les traits dominants, surtout des habitants des régions montagneuses qui ont le moins de rapports avec la civilisation moderne. La sincérité, l'honnêteté, la franchise simple et toute naturelle, exempte de la moindre affectation sont les principales qualités du caractère national. On ne tient pas à la politesse extérieure. Quand vous arrivez à un hôtel ou à une station, vous n'êtes pas accueilli avec des démonstrations obséquieuses par l'hôte et

l'hôtesse ; à votre départ, ils gardent la même attitude indifférente. Ceci s'explique par la position indépendante des hôteliers et des maîtres de stations qui sont tous dans l'aisance et ne cherchent dans le logement des voyageurs qu'un supplément de ressources. Mais les Norwégiens quoique moins expansifs, moins prodigues de formules polies que les Suédois, sont peut-être plus bienveillants et plus dévoués.

Le caractère démocratique se révèle dans la liberté avec laquelle le paysan, le guide, le cocher viennent souvent s'asseoir à la même table que le voyageur. Si le voyageur propose de payer les repas du guide ou du cocher, ceux-ci acceptent avec une certaine dignité et quelquefois ne craignent pas de payer, eux-mêmes, une bouteille de vin *extrà*.

En recevant son pourboire, le cocher vous serre cordialement la main. On serait très mal venu de s'offusquer de cette familiarité. Il y a ici un sentiment d'égalité, très puissant, qui domine toutes les distinctions et tous les préjugés.

Les Norwégiens, d'ailleurs, sont presque tous de bonnes mœurs, ayant au plus haut point la crainte

de Dieu et le respect de la loi, pieux et quelquefois même superstitieux.

Il est très rare qu'un voyageur ait à se plaindre d'un acte de malhonnêteté ou d'incivilité. Mais si le voyageur, lui-même, commence à être exigeant, grossier, il trouve à qui parler.

Les Norwégiens ont une fierté native qui leur fait porter à l'extrême le sentiment de leur indépendance nationale. C'est la source de toutes les difficultés politiques avec la Suède, dont nous avons expliqué l'état actuel et les conséquences possibles. C'est aussi à cet amour de l'indépendance qu'il faut attribuer l'usage persistant où sont plusieurs familles, pauvres ou riches, de vivre isolées dans leurs *gaards*. On appelle ainsi des groupes de maisons en bois qui constituent, chacun, l'habitation d'une famille, comme une sorte de grande ferme patriarcale. Dans l'un des bâtiments qui, en général, n'ont qu'un étage, couchent les membres de la famille ; dans un autre, ils prennent leurs repas ; dans un troisième est la cuisine ; puis viennent les granges, les étables, etc. On retrouve là, pour ainsi dire, l'élément simple de la société, la famille primitive. Par ce système de

gaards, un village est souvent dispersé sur une étendue de plusieurs lieues. Après le service religieux auquel les hommes et les femmes ne manquent jamais d'assister le dimanche, tous se livrent à la danse ou à des exercices gymnastiques.

Les paysans et surtout les marins avaient, autrefois, entre eux de nombreux duels au couteau. C'est une lame très effilée dans une gaîne pendue à la ceinture. Avant de combattre, chacun lance son couteau contre une table et le point d'honneur défend de jamais enfoncer la lame dans le corps de son adversaire plus avant qu'elle n'est entrée dans le bois. Il y avait aussi une autre variété de duel. Chaque combattant tenait son couteau de la main droite et de la gauche saisissait fortement le poignet de son adversaire ; chacun s'efforçait de détourner le coup de l'autre, en lui portant le sien. Ces luttes sanglantes sont heureusement devenues très rares, bien que l'usage du couteau à gaîne soit resté général.

Ampère qui rend justice d'ailleurs aux qualités des Norwégiens a, d'après nous, beaucoup exagéré la froideur de leur caractère et la lenteur de leur esprit. « Leurs fibres naturellement plus dures que

celles des méridionaux, raidies encore par le froid, n'ont ni immobilité ni souplesse, mais de la tenacité et de la force. Si on leur adresse la parole, il s'écoule toujours quelques minutes avant qu'ils s'en aperçoivent ; rarement ils répondent à une première question ; c'est que leur cerveau n'a pas eu le temps de faire l'opération nécessaire pour comprendre ; mais une fois qu'ils comprennent, ils comprennent bien et répondent avec une droiture et une fermeté de sens qui étonnent. »

Les habitants des côtes occidentales, ceux surtout de Trondyem, de Bergen, de tout le Sognfiord nous ont paru avoir l'intelligence assez vive et il n'était jamais nécessaire qu'on leur répétât les questions plusieurs fois pour qu'ils y répondissent avec une netteté et une justesse remarquables. Il est évident qu'ils répondent moins vite si on leur parle une langue qu'ils ne comprennent pas, et c'est peut-être par ce motif que certains voyageurs ont accusé la lenteur de l'esprit norwégien. Ces méprises arrivent surtout aux Français, qui, en général, connaissent si peu les langues étrangères.

Les Norwégiens sont, d'aprés l'ensemble de nos

impressions, une forte race douée de qualités précieuses. Généralement intelligents, d'une honnêteté rigide à l'épreuve des tentations, ils ont moins de formes mais plus de fond que les Suédois, sont plus froids d'apparence, plus chauds de cœur. Ils ont surtout profondément incarné en eux un sentiment exubérant de l'égalité, mais sans ces bas instincts de jalousie, de rancune du pauvre contre le riche qui fomentent les haines sociales. Comme ils ont des mœurs, des goûts, des habitudes très simples, les différences de fortune, de rang, de position les touchent peu. Ils arrivent tous à avoir, à peu près, la même moyenne d'instruction essentielle. Aussi c'est chez eux un sentiment tout naturel et plutôt une fraternité instinctive qui fait que le moindre ouvrier s'estime parfaitement égal à son patron dont il admet, d'ailleurs, la direction comme nécessaire, dans une certaine mesure, au maintien de l'ordre social.

Si les Norwégiens persévèrent dans la voie du progrès moderne, en gardant leur fond primitif d'intelligence, d'honnêteté, d'indépendance, ils verront se développer de plus en plus tous les éléments de leur prospérité nationale.

AMIENS. — IMP. DELATTRE-LENOEL.

AMIENS. IMP. DELATTRE-LENOEL, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 32

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS DE NORWÈGE

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS DE NORWÈGE